

## PROSE SYRIENNE CONTEMPORAINE

Par Jean FONTAINE

En Syrie, la production annuelle de romans (\*) et de nouvelles dépasse la centaine. Il ne peut donc être question d'en dresser ici un panorama.

D'autre part, les grands ténors de la littérature sont connus : 'Abd al-Salâm al-'UĞAYLI (né en 1918 et auteur de trente livres), Hannâ MĪNA (né en 1924 et auteur d'une trentaine de livres, également), Walīd İHLAŞI (né en 1935 et auteur de vingt-cinq livres), ou même Zakariyâ TĀMİR (né en 1931 et auteur d'une dizaine de recueils de nouvelles), sans oublier l'inévitable Ġadat al-SAMMĀN (née en 1945 et auteur d'une vingtaine de livres). On pourrait aussi citer Ḥaydar ḤAYDAR (né en 1936) ou Hānī RĀHIB (né en 1939) et, chez les plus jeunes, Maḥmūd 'ABD AL-WAḤID avec *al-Dayf* (1978), Hasan ṢAQR avec *Iḥtītāl taḥt al-falġ* (1987), Nayrūz MĀLIK avec *Aḥwāl al-balad, aḥbār al-nās* (1983) et Ḥasan M. YŪSUF avec *Qiyāmat 'Abd al-Qaḥhār 'Abd al-Samī'* (1988). Mon propos n'est pas de revenir sur ces auteurs ni même de signaler les nombreuses études qui analysent leur production (1).

Mon désir est plutôt d'attirer l'attention sur quelques écrivains moins connus et dont l'œuvre me paraît digne d'intérêt en raison de leur originalité. Aussi vais-je essayer de montrer que leurs livres constituent comme les étapes d'une même démarche progressive :

- L'ironie de Ḥaṭīb BADLA se contente de porter un jugement sur la réalité quotidienne;

- Le militantisme de Muṣliḥ SĀLIM invite, à partir de là, au choix de l'activisme politique;

---

(\*) SEEKAMP Birgit : "Bibliography of Syrian Novels (1970- 1989), *Journal of Arabic Literature*, XXII/2 [septembre 1991] pp. 176-181.

(1) Je me contenterai simplement de citer, en français, la synthèse de Charles VIAL : "La littérature contemporaine en Syrie", dans *La Syrie d'aujourd'hui*, Paris, CNRS, 1980, pp. 407-429 et l'anthologie de Claude KRUL-ATTINGER : *Sève et sable. Contes et nouvelles de Syrie*, Genève, Zoé, 1981, 187 p.

- La quête de Muḥammad Kâmil al-ḤAṬĪB est une valse-hésitation entre la vie engagée et la voie de la fuite;

- La métaphysique de Georges SĀLIM propose une synthèse spirituelle de l'ensemble des attitudes précédentes.

### 1. L'IRONIE DE ḤAṬĪB BADLA

L'auteur est né en 1942 à Idlib, à 40 kilomètres au sud-ouest d'Alep, et travaille comme fonctionnaire au sein du Comité Central d'Enquête. Son "Propos du muet" (2) porte en sous-titre "Petites Ironies", ce qui situe tout de suite l'intention de l'auteur, à supposer que le lecteur ne l'ait pas comprise à partir du seul titre. Le point de départ de ces textes brefs peut aussi bien se trouver dans les problèmes de l'écriture que dans ceux de l'existence quotidienne, fut-elle triviale.

Pour ce qui concerne le premier texte, on comprend que la censure y est décrite en filigrane. Ainsi, le muet apprend à parler sous les coups (3)... La littérature ne doit être ni complaisante ni austère (4). Le débutant en écriture n'est pas au bout de ses peines et doit affronter les difficultés de la publication (5) et celles de la critique (6). Une nouvelle du deuxième recueil de l'auteur fustige d'ailleurs celle-ci de manière assez habile : un jeune y envoie son texte à diverses revues en changeant seulement le titre qui devient successivement : Alouane mange les bananes épluchées... Alouane mange les épluchures bananisées... Alia épluche les bananes comme nourriture... Deux bananes commencent à manger les épluchures...etc. A partir de ce même texte, les réactions des responsables des revues sont parfois diamétralement opposées : réalisme socialiste... absence d'expérience... ressemblance avec la littérature féminine... nullité (7). Est-il possible vraiment de faire commerce de sa plume (8)?

Quant au substrat social de ces textes, sa variété laisse perplexe et on peut déjà noter l'habileté du conteur à tirer parti de ces détails pour en faire des nouvelles aux structures très variées.

(2) *Ḥakā li al-akhras*, Damas, al-Ahālī, 1987, 63 p.

(3) *Id.*, p. 9.

(4) "Lā rif lā budda minhu", p. 10.

(5) "Muḥāwalāt li-l-dukḥūl fī qīṣṣat al-birmīl", pp. 35-39.

(6) "Akhtā' maṭbā'iyya", pp. 21-24.

(7) *'Awdat Qāsim Nāṣif al-Ḥājj*, Damas, Ministère de la Culture, 1989, pp. 79-84.

(8) "Ḥantakuri la-yamtadd", pp. 43-47.

C'est ce quartier qui n'a pas reçu sa poubelle, au démarrage de la campagne de propreté : petit fait banal aux conséquences incalculables pour l'être humain doué d'imagination (9)... Ou alors, c'est ce paysan qui vend une poule sur laquelle il a collé des plumes qui ne lui appartiennent pas... (j'aimerais noter, à ce propos, comment la plupart des nouvelles débouchent sur le genre fantastique (10)... Les discussions au sujet des dettes sont, pour l'auteur, l'occasion d'utiliser toutes les subtilités du langage et les possibilités sémantiques des expressions populaires (11)... De même, les hommes qui doivent ruser pour boire de l'alcool en cachette de leurs femmes donnent à l'auteur l'occasion de procéder à une substitution de vocabulaire, du domaine de l'œnologie à celui de la lecture (12).

En plus de ces quelques remarques, il faut signaler que l'ironie vient également, chez notre auteur, du comique de répétition, de l'utilisation d'incises à coloration religieuse, de jeux de mots par changement d'une seule lettre (voir en particulier le texte de la p. 24)... à tel point qu'il est parfois contraint d'expliquer en note les vocables locaux qu'il utilise (encore que ses explications ne soient pas toujours suffisantes).

Le deuxième recueil contient huit textes, un peu plus longs que ceux du premier (13).

Deux constantes se retrouvent dans ce nouveau livre : d'abord le point de départ populaire, et ensuite le développement des textes vers le fantastique (14). Et parfois l'auteur ne dédaigne pas le pastiche, comme c'est le cas pour Mahmoud Derouiche.

La manière de décrire les petites gens ne manque pas de lyrisme et le texte fait bien sentir vers où penche l'idéologie de l'auteur. Mais la nouvelle qui a donné son titre à tout l'ouvrage est d'un cynisme effrayant (15) : les petites gens, restées au village, enfants et adultes, inventent mille moyens pour faire sentir leur dégoût envers le nouveau riche qui revient au quartier dix ans après avoir commis des malversations et qui fait sentir son mépris pour ceux qui sont demeurés pauvres. L'imagination du "petit" est sans limite : elle lui permet de

(9) "Min ajli birmīl", pp. 13-17.

(10) "Mujtama' fāsīd", pp. 27-31.

(11) "Chārī' al-taqaddum", pp. 51-63.

(12) "Ḥummā al-qir'a", pp. 57-63.

(13) *'Awada*, 119 p.

(14) Voir surtout "al-Anfās al-akhīra", pp. 69-75.

(15) *Id.*, pp. 21-46.

manifeste son ironie en paroles ou simplement par gestes (16). Dans les autres textes on passe du sordide (17) à la dérision de la pauvreté (18). Mais, malgré le tableau généralement sombre, il reste encore dans le cœur des "petits" un espoir constamment revigoré (19). Le dernier texte, enfin, verse dans le symbolisme pour mettre en valeur la permanence de la résistance palestinienne (20).

Y a-t-il une autre alternative que l'ironie devant la situation, apparemment sans issue, des personnages de Ḥaṭīb Badla? On se prend à considérer que, dans l'impasse actuelle, c'est au moins une attitude digne.

## 2. LE MILITANTISME DE MUṢLIḤ SĀLIM

"Qui donc préside aux destinées?" est un véritable roman-fleuve (21). Son auteur est né en 1934 à Dayr az-zor, à 440 kilomètres au nord-est de Damas, sur l'Euphrate. Après avoir exercé de hautes responsabilités au sein du parti Ba'ṭ, il vit actuellement en Algérie.

Le lecteur non initié aux coutumes de l'Orient arabe est un peu désorienté, au début de la lecture, par l'abondance des *Kunyā*. En effet, l'auteur fait intervenir Abou Cheikh, Abou Abdelhamid, Abou Qays, Abou Haddad... etc., sans toujours dire de qui il s'agit concrètement, et il faut parfois attendre quatre cents pages pour avoir la clé de l'énigme. De plus, quand les prénoms ou les noms de lieu apparaissent, l'absence de guillemets prête parfois à confusion, par exemple on ne peut deviner que "al-'Aql" est une personne et que "al-Mazra'a" est un quartier de Damas. Un autre abus que je signalerais tout de suite pour ne plus avoir à revenir, c'est la manie de l'auteur, peut-être par souci de réalisme, de commencer et de finir presque tous ses chapitres, par ailleurs très nombreux, avec des salutations qui s'allongent indéfiniment. En les évitant, dans la mesure de possible, on aurait pu raccourcir le texte d'au moins cent cinquante pages.

Le héros du livre, en fait, est un groupe de plusieurs personnages qui, au début du récit, viennent de terminer leur cursus universitaire,

(16) "Burtuqān", pp. 87-92.

(17) "Qurṣ al-Valium", pp. 9-17.

(18) "Ttirāfāt al-rajul al-mighzali", pp. 57-66.

(19) "Zuhrat al-tafta", pp. 49-53.

(20) "Huwa", pp. 95-118.

(21) *Man yasna' al-aqdār* ?, Alger, al-Mu'assasa al-Waṭaniyya li-l-Kitāb, 1983 et 1984, 2 t., 524 et 479 p.

après avoir déjà milité au sein du Parti National Populaire (de tendance communiste). Ce sont essentiellement :

- Šamid, fils de cheikh, qui veut épouser Rābiya; il devient secrétaire du Président, mais est éliminé par son successeur;

- Nādir, qui fréquente Oum Nadīm, une bourgeoise monumentale, veuve sur le retour, qui paie de jeunes hommes pour passer de bons moments avec eux;

- Kātīb, qui entretient une relation avec Hanān, fille de Oum Nadīm;

- Khemaïs, élevé par une voisine, Duḥā, dont il devient l'amant et le père de son dernier fils. Le mari de celle-ci veut que Khemaïs épouse leur propre fille, et c'est ce qui arrive (II, 122);

- Souhayl, amant de Salmā qui joue sur plusieurs tableaux;

- Muḥyī al-dīn, militant au sein de l'université.

Le Parti a une section locale dans l'est du pays, dont sont membres :

- Sāmi al-'Aql, vieux militant qui se rapproche du Rassemblement Populaire;

- Choujā, encore étudiant au début du roman;

- Bachīr, étudiant en droit, pauvre et que la section locale prend en charge parce que ses parents ne peuvent plus subvenir à ses besoins.

Une autre section s'est constituée sur la côte nord du pays, avec :

- Mišbāh, qui intervient volontiers dans des actions terroristes.

A côté de ce premier groupe, le deuxième héros du roman est un ensemble de membres du jeune Parti de la Révolution Arabe Socialiste (il faut comprendre qu'il s'agit ici du Ba'ṭ : cela est d'ailleurs explicitement dit à la fin du livre : "Nous sommes la résurrection / Ba'ṭ de cette nation" (II, 455 & 456), comme les jeunes cités plus haut (I, 110). Ce sont :

- Kamāl, Secrétaire Général et fondateur. On apprend qu'il est chrétien (I, 500), ce qui permet de l'identifier à Michel 'Aflaq;

- le docteur Hakīm, secrétaire adjoint du Comité exécutif;

- Sākin, qui semble être un des théoriciens;

- 'Alī Ḥuṣrī, rédacteur en chef de leur journal *al-Istimrār*;

- Rāḡih, professeur.

En face de ces deux héros positifs, se trouvent ceux que l'on pourrait appeler les personnages négatifs, à savoir :

- le Président de la République, al-Ġabartî, père de l'indépendance, qui est renversé (I,422) et semble correspondre à Šukrî al-Quwwatî;

- le chef d'Etat-Major Al-Ġamâlî qui prend le pouvoir à cette occasion et donc serait Ḥusnî Za'im, renversé lui-même par Ma'rûf al-Hillî (II, 77), qui serait ainsi Sâmi Ḥannâwî. Ce dernier est, à son tour, liquidé (II, 149) par Aḥmad Salîm;

- Râbih al-'Alî, Abou Şahr, d'abord commandant, éminence grise de ces chefs successifs, cousin de Şâmid. Il finit par prendre lui-même le pouvoir effectif (II, 179), ce qui permet de l'identifier avec Adîb Chichakli.

Enfin, entre ces deux forces antagonistes, naviguent les opportunistes, représentés par les membres de la grande bourgeoisie d'argent :

- 'Awaḍ Abou Nâ'im, voisin de Kâtib, qui donne des leçons d'arabe au personnel militaire de l'Ambassade américaine;

- Fâtîḥ al-Qal'âwî, Abou Râ'î, ami du docteur al-Ḥakîm, voisin de Khemaîs, mari de Duḥâ, commerçant exportateur;

- Mamdûḥ Bey, père de Salmâ, secrétaire général du Ministère de L'Economie, ami de l'américain Mr Robert;

- Mourad Bey, cheville ouvrière du Front National;

- Najdat al-Ḥabbânî, Abou Ayman, riche nanti corrompu, espion à la solde des Français.

Il n'est pas très facile de se faire une idée de la chronologie exacte des événements. Les données chiffrées manquent presque totalement. C'est seulement après deux cents pages que le lecteur apprend que l'indépendance a été octroyée depuis quatre ans. Ce qui constitue une légère erreur. En effet, le roman commence en juin 1948, au moment où un certain nombre de protagonistes passent encore leurs examens. Puisque l'indépendance est survenue en 1943, il s'est donc passé cinq ans. Le premier coup d'Etat (I, 422) est celui du 29 mars 1949 et le premier tome se termine fin juillet de la même année : quatre mois se sont donc écoulés (I, 513). Le deuxième coup d'Etat (II,77) est celui du 14 Août 1949 et le troisième (II, 149 et 243), celui du 19 Décembre 1949. La nouvelle constitution (II, 307-314) est celle du 5 Septembre 1950. Le succès triomphal de Râbih au référendum (II, 340) se situe au

10 juillet 1953. Le livre se termine au moment où Râbih est quasiment assiégé dans Damas par les forces d'opposition, en Février 1954.

Manifestement l'idéologie prime sur le récit.

En effet, les descriptions sont pratiquement inexistantes dans le roman, composé presque exclusivement de dialogues. Et si l'on parle beaucoup du peuple et en son nom, on ne le voit guère (sauf en quelques passages, en particulier II,413-421).

On a déjà pu remarquer, dans la présentation des premiers personnages, leurs liaisons avec différentes femmes, signe d'une certaine facilité dans les relations sexuelles que le roman signale lui-même (I,130). La société fermée réserve des surprises (I, 146). Si les personnages insistent sur l'importance des circonstances dans la relation homme/femme, ils reconnaissent que, à ce point de vue là, l'homme arabe se tourmente lui-même facilement. Si l'on en croit la génération des jeunes, il ne s'agit pas uniquement de faire de la politique, il y a lieu aussi de ne pas laisser le tabou sexuel en proie à la seule action du temps. Ils voient ainsi un rapport dialectique entre ces deux composantes (I, 82 sq., 295 et 411) et ne partagent pas l'opinion d'un des anciens : "L'esprit des femmes est entre leurs jambes" (I, 434). En tout état de cause, leurs amies, fiancées ou épouses les soutiennent dans leur action politique (voir l'échange entre Râbih et sa femme (II, 466-476). Le rôle des mères n'est pas à négliger non plus. Elles ne se contentent pas de préparer les repas (la femme est maîtresse chez elle, I,272), mais elles participent activement aux échanges et n'ont pas peur de prendre position avec fermeté. Parfois, elles semblent craindre les nouvelles libertés qui leur sont octroyées (II, 376).

Quant à Salma, voisine et amie de Souhayl (I,81), elle croit à son seul intérêt (I,238), joue le rôle d'agent des Etats-Unis (I, 245 et II, 32 et 35) et, à ce titre, cherche les faveurs de Kamâl (I,417) précisément au moment où il est sujet à une dépression à la suite de sa deuxième arrestation (I,503, 508-510, 523). Mais à ces avances, il reste assez réticent (II,39 et 73). Salmâ représente un personnage intéressant dans la mesure où son double jeu sur plusieurs plans lui pose encore des problèmes de conscience. Le lecteur est ainsi témoin de ses débats intérieurs. Dommage qu'elle disparaisse du roman avec la fuite de Kamâl à l'étranger (II,399).

La problématique générale du livre est exposée plusieurs fois de manière assez claire. Je n'en prendrais qu'un exemple particulier :

D'après l'auteur, la maladie du peuple arabe se diagnostique sur ces différents plans (I,143) :

- division entre classes, régions, confessions, nations;
- sous-développement, ignorance, pauvreté;
- isolement historique (voir aussi I, 280);
- convoitise des puissances étrangères qui font de la région leur champ d'expérience.

La question palestinienne, quant à elle, est au centre de tous ces débats et c'est d'ailleurs la première à être traitée.

Tous les régimes arabes qui ont accepté la présence d'Israël doivent être réformés. La liberté de la nation arabe lui impose de rejeter le communisme qui l'inféode à l'Est, tout autant que les Frères Musulmans qui se situent dans une perspective confessionnelle. Entre ces deux extrêmes, le peuple cherche son identité s'appuyant sur ses racines historiques authentiques à base de générosité. Crucifiée, la nation arabe paie pour des crimes qu'elle n'a pas commis. Prendre le pouvoir n'est qu'un moyen pour le changement, mais, en politique, seul, le résultat compte.

Dans la situation extrêmement troublée de cette époque, on assiste à la lente montée du parti *Ba'f* qui se veut l'avant-garde des classes prolétariennes et maintient, comme ligne de base, de persévérer dans le combat militant. Il est le seul parti de gauche à ne pas importer ses idées de l'extérieur. Son ascension se fait dans l'hésitation aussi bien théorique que pratique. Certes, les grands principes de l'unité arabe et du socialisme sont vigoureusement proclamés, mais leur application concrète oblige à des nuances tactiques.

Ainsi, au moment où certaines forces réactionnaires inféodées à la Grande Bretagne mènent campagne pour l'union avec le royaume oriental (entendez : l'Iraq), le parti s'oppose à cette tentative par une vigoureuse déclaration sur l'indépendance (II,98-148). Les discussions qui précèdent et suivent ce texte donnent à réfléchir sur la véritable marge de manœuvre des pays du Tiers-Monde et en particulier ceux du Moyen-Orient. Quel camp choisir? On a déjà vu comment l'Est était refusé. A l'Ouest, avec qui s'allier : la Grande Bretagne et le royaume hammamite (Hachémite) ou les Etats-Unis et le royaume sanoussi (séoudien)?

Un autre frein à la progression du Parti est l'opposition des dirigeants entre eux (surtout II,178).

Elle se manifeste à propos de la lettre de démission de Kamâl au moment de son emprisonnement, de l'alliance d'al-Hakim avec les Frères Musulmans pour les élections, de la participation de Sâmîd au Rassemblement Populaire. La base du parti ne manque jamais de s'élever vigoureusement contre ces dissensions publiques et ces réconciliations non moins spectaculaires. On assiste ainsi à un certain divorce entre la base et les dirigeants (II, 222). La Parti peut se tromper et son dilemme est le suivant : fuir l'action, c'est trahir, mais agir, c'est se corrompre.

Le rôle de l'armée et son émergence sur le plan politique constitue un des aspects essentiels du roman.

Les premiers contacts pris au sein de l'armée font l'objet d'échanges entre les membres dirigeants du Parti qui prennent, sur ce point, une décision unanime (I,207). L'analyse de la composition de l'armée et de sa force donne lieu à des exposés précis et suggestifs (II, 178, 195 et 231). On fait remarquer, de manière constante, qu'à cette époque (ne pas oublier que le roman se déroule entre 1948 et 1954) l'armée représente encore le peuple de par son origine et sa diversification. Certes, dans le cadre du roman, c'est la part que prend le personnage de Râbih qui est prépondérante. Et cela fait dire à un des dirigeants du Parti : "Notre erreur est d'avoir poussé les militaires vers la politique" (II, 280).

Le titre du livre : "Qui donc préside à nos destinées ?" est justifié par de très nombreux commentaires des protagonistes. D'où les différents points de vue présentés.

La question est d'abord posée de savoir si l'individu peut faire son destin (I,123) et même s'il peut le fuir (I,433). En réponse, on voit Salmâ refuser de laisser le seul destin décider de son avenir (I,254). A propos de Chouja° qui voulait épouser Hélène, les interlocuteurs se demandent ce que fait l'homme devant un destin qui impose de suivre des religions différentes (I,456). Pour les membres du Parti, ne pas accepter son destin est la condition du changement (I,330). Une position assez équilibrée est également prise en face des coups durs du sort (II,5-12). C'est effectivement le destin qui joue ici, mais le jeu ne peut pas se faire sans l'homme. A lui de payer le prix. Le destin c'est un ensemble de lois qui ne font qu'éclairer la route, sans s'imposer de

JEAN FONTAINE

façon définitive. Même si le destin des principaux personnages est celui des masses militantes (II,259), cela ne les empêche pas de le vivre dans la solitude (I,304).

Manifestement, le livre est un appel à réaliser soi-même son destin : "tant que nous espérons faire nos destinées à Washington ou à Moscou, ce que nous ferons, ce sera leurs destinées et non pas les nôtres... Nos destinées sont entre nos mains et c'est le peuple qui préside" (II,441 et 442).

Puisque l'auteur a voulu écrire son texte sous la forme d'un roman, il est normal que l'on ne retrouve pas une totale exactitude dans le déroulement des données historiques. Si l'on peut comprendre qu'il ait camouflé les noms de personnes encore vivantes, ou même ceux de pays où, vu le règne de la censure, agir autrement aurait eu pour résultat de faire interdire le livre : Arḍ al-Kinâna (Égypte), pourquoi pousser le scrupule jusqu'à cacher aussi les noms de villes : 'Arus al-Şahrâ' (Dayr az-zor), Madînat Ibn Walîd (Homs), Madînat al-Chabbâ' (Alep), Madînat al-Ḍubâb (Londres)... etc.

### 3. LA QUETE DE M. KĀMIL AL-ḤAṬĪB

Cet auteur est né en 1948, à Tartous, sur le bord de la Méditerranée, à trente kilomètres au nord de la frontière libanaise. Après avoir terminé sa licence d'arabe à Damas, il est recruté immédiatement comme fonctionnaire au Ministère de la Culture.

Il a publié quatre études critiques, respectivement sur... le rapport entre l'Orient et l'Occident à travers le roman (22), l'univers romanesque de Ḥannâ Mîna (23), la nouvelle en Syrie (24) et le roman en Syrie (25). On lui doit aussi un essai sur les grands problèmes du temps (patrimoine, modernité, sécularisation, gauche) (26) et une dernière étude sur le roman arabe (27). Son œuvre de création littéraire comprend six livres (28). Et il y a lieu de remarquer, d'entrée de jeu,

(22) *al-Mughâmarâ al-mu'aqqada*, Damas, Ministère de la Culture, 1976, 152 p.

(23) *'Ālam Ḥannâ Mîna al-riwâ'î*, Beyrouth, Dâr al-Ādâb, 1979, 126 p.

(24) *al-Sahm wa l-dâ'ira*, Beyrouth, Dâr al-Fârâbî, 1979, 126 p.

(25) *al-Riwâya wa l-wâqî'*, Beyrouth, Dâr al-Ḥadâtha, 1981, 125 p.

(26) *al-Masâ' il al-râhina*, Damas, s. éd., 1986, 111 p.

(27) *Inkisâr al-aḥlâm*, Damas, Ministère de la Culture, 1987, 149 p.

(28) Voir KĀMIL Muştafâ, *al-Ma'rifa*, 168 [février 1976] pp. 155-159.

que tous les titres de ses livres comportent deux termes, comme en équilibre ou en opposition. Ils se présentent ainsi :

1. Les temps modernes, 1974.
2. Les voisins de la mer, 1976
3. Le palmier lumineux, 1978.
4. Les villes côtières, 1986.
5. Ainsi... comme le fleuve, 1986.
6. Des villages comme les oliviers, 1988.

Même ses livres de critiques et son essai comportent des titres doubles :

1. L'aventure complexe, 1976.
2. Questions pendantes, 1979.
3. La flèche et le cercle, 1979.
4. Le roman et le réel, 1981.
5. Briser les rêves, 1987.

Ce fait mérite l'attention après que l'on ait vu un premier écrivain que l'observation du réel provoque à l'ironie et un deuxième que ce même réel invite à l'engagement politique. Mais à quel prix et pour quel résultat ? L'être humain n'est-il pas au carrefour de ces deux attitudes et, si le choix est difficile, n'a-t-il pas la tentation de fuir ?

Muḥammad Kâmil al-Ḥaṭîb sait observer la réalité.

Elle lui apparaît essentiellement à travers l'existence des classes sociales qui compromettent les rapports entre jeunes (29) ou sont à l'origine de l'expulsion de l'ouvrier par les bourgeois en fête (30). Il y a cependant des renversements de situation : le riche peut se trouver désargenté (31) et le pauvre peut connaître une ascension fulgurante (32). La pauvreté alimente les conflits sociaux (33), pousse à aller chercher en ville une vie facile (34) ou mène à la prostitution sur place (35), ou encore provoque à la contrebande avec les douaniers (36). Mais

(29) *al-Azmina al-ḥadîtha*, Damas, Union des Écrivains Arabes, 1974, pp. 11-21; "Ghurfa 'alâ al-sath", dans *al-Nakhla al-muḍî'a*, Damas, Ministère de la Culture, 1978, pp. 45-53.

(30) "al-Ḥafla", *Nakhla*, 17-23.

(31) *Azmina*, 25-30.

(32) "al-Maṣ'ad wa l-baḥr", *Nakhla*, 69-75.

(33) "Mutawâziyât al-qâma al-muntasiba", *Azmina*, 97-103.

(34) "Tanwî'ât laḥn alîm", *Jirân al-baḥr*, Damas, Union des Écrivains Arabes, 1976, pp. 63-65.

(35) "Waqâi' al-layl wa l-nahâr", *id.*, pp. 69-80.

(36) "Ḥârat al-raml", *al-Mudun al-saḥîliyya*, Beyrouth, Dâr Ibn Ruchd, 1979, pp. 69-72.



elle n'empêche pas les villageois de construire leur lycée (37). Un des résultats de l'évolution de la société est la présence de femmes sur le chantier du grand barrage sur l'Euphrate (38); un autre est le conflit entre les générations (39). Les relations entre les syriennes et les étrangers posent aussi de nombreux problèmes : deux cas sont signalés qui se terminent sur deux échecs (40).

Le fait le plus frappant qui découle de l'ensemble de ces éléments est l'impression de solitude que ressent un grand nombre de personnages (41). Et on relève volontiers que cette réalité est souvent présentée sur deux plans différents, comme pour en noter l'ambiguïté fondamentale.

L'engagement politique est également présent.

La lutte contre l'opposition est une nécessité (42). Il faut tout quitter pour la guerre (43). Les instituteurs commentent facilement un mal. Ses méfaits sont visibles (45) : dans le jeune mari mort au front (46)... la maison détruite et l'épouse enfouie dans des décombres (47)... les plantations d'olivier brûlées (48)... l'avenir incertain des militaires blessés (49)... ou l'apparition de la corruption (50).

Le problème de conscience est aussi très bien posé : un jeune entre dans une chambre où il trouve un autre jeune qu'il est chargé de tuer d'un coup de fusil. Or dans cette chambre de célibataire, il constate la présence des mêmes photos et des mêmes livres que dans la sienne. "Si l'autre s'était trouvé dans ma situation, qu'aurait-il fait ?" se demande-t-il alors ? (51).

(37) "Akhar al-lawḥāt al-tidhkāriyya", *id.*, pp. 55-58.

(38) "al-Maḥatta", *Bilād ka-l-zaytūn*, Damas, Union des Écrivains Arabes, 1988, pp. 107-115.

(39) *Hakadhā... ka-l-nahr*, Damas, Ministère de la Culture, 1986, *passim*.

(40) *Id.*, 56 sq, puis 123 sq et 157 sq.

(41) *Jirān*, 17-20, 27-32, 44-48; *Mudun*, 25, 78; *Hakadhā*, 29; *Bilād*, 99.

(42) *Azmina*, 53-63.

(43) *Id.*, 84.

(44) *Bilād*, 19-22.

(45) "Ṣalāt istisqā", *Azmina*, 85-90.

(46) *Azmina*, 113.

(47) "Maṣra' 'Āicha", *Jirān*, 62.

(48) "Achjār al-jundi", *Bilād*, 81-83.

(49) *Mudun*, 65-66.

(50) *Hakadhā*, 144.

(51) *Nakhla*, 7-10.

Il ressort de l'observation de la réalité et de l'engagement patriotique une impression de déconvenue. D'où la tentation de fuir la peur (52) par le suicide (53). L'abondance des textes cités dans les deux dernières notes est expliquée par l'auteur comme la conséquence d'une maladie de la société tout entière. Tous les personnages n'en viennent pas au suicide, mais très nombreux sont ceux qui se contentent de se réfugier dans leurs souvenirs. Ce recours aux souvenirs existe dans pas moins de vingt-cinq nouvelles, ce qui est considérable dans la production de Muḥammad Kāmil al-Ḥaṭīb. Celui-ci fait ressortir également les ruses de la psychologie pour effacer la mémoire (54) ou pour détruire les traces d'un passé pauvre (55). Il dit aussi que "penser au passé est le propre des réactionnaires" (56), puisque ce passé fut une trahison (57), et ce serait le cas de la majorité des personnages de l'auteur.

Le refuge principal des personnages est la mer.

Il est assez difficile de se rendre exactement compte de sa signification dans l'œuvre de M. Kāmil al-Ḥaṭīb. Pourtant on la retrouve dans vingt-huit nouvelles, et également dans le roman. Parfois elle est un simple élément du décor; mais on rencontre aussi à son sujet l'ambiguïté relevée à propos de la réalité telle qu'elle est vue par l'auteur. En effet, si la mer est, pour beaucoup, leur ressourcement (58), elle peut être également le reflet de leur désespoir (59). En définitive, la mer est douce et amère, comme la vie (60). Toutes les rues (61) et tous les fleuves (62) mènent à la mer et ce qui apparaît à leur terme, c'est toujours la mer (63).

Qu'il parle de la vie quotidienne ou du militantisme national, le personnage de Muḥammad Kāmil al-Ḥaṭīb est envahi par la crainte. En conséquence, il est tenté de fuir, ou bien par le suicide, ou plus facilement en se réfugiant dans un passé où la mer joue encore un rôle

(52) *Jirān*, 73; *mudun*, 48; *hakadhā*, *passim*; *bilād*, 39 et 67-70.

(53) *Azmina*, 71, 105-113; *jirān*, 21-26, 33-38, 85-87; *nakhla*, 13-17; *mudun*, 121-122.

(54) *Jirān*, 45-48.

(55) *Mudun*, 9-12.

(56) *Hakadhā*, 153-156.

(57) *Mudun*, 39-44.

(58) *Azmina*, 65-71; *Jirān*, 10-16, 39-43, 98; *Mudun*, 81-85; *Hakadhā*, 105-110; *Bilād*, 15, 23, 29-31, 35-39, 53-58, 59, 77-80, 89.

(59) *Azmina*, 85-90; *Mudun*, 21.

(60) *Mudun*, 101-105.

(61) *Jirān*, 7.

(62) *Hakadhā*, 183.

(63) *Bilād*, 119.

décisif. Mais la constance de ces thèmes s'accompagne parfois d'un style répétitif qui, si l'auteur n'y prend pas garde, risque de nuire à la qualité littéraire de ses textes. On peut trouver à son pessimisme la même explication qu'à l'ironie de Ḥaṭīb Badla. Les personnages des nouvelles forment la génération "mensonge" que l'auteur présente comme suit :

- naissance, 1948, comme Israëli;
- école primaire, 1956, agression tripartite;
- école élémentaire, 1961, séparation d'avec l'Égypte;
- enseignement supérieur, 1967, défaite;
- service militaire, 1973, guerre d'Octobre.

Il semble, en effet, que, en raison de la situation actuelle, de nombreux horizons soient bouchés devant la jeunesse qui aspire à autre chose et dont les espoirs ont été déçus. Il est cependant une autre voie qui s'ouvre timidement, celle de la mystique (64), comme nous le verrons avec le dernier auteur de la présente étude.

#### 4. LA METAPHYSIQUE DE GEORGES SÂLIM

L'auteur est né en 1933 à Alep. Après avoir terminé sa licence à l'université de Damas, il enseigne l'arabe jusqu'en 1966. A partir de cette date, il remplit les fonctions de responsable de la section locale de l'Union des Écrivains Arabes à Alep. Il meurt à Damas en 1976, d'une crise cardiaque, la veille du départ de son épouse pour un stage universitaire en France. Il laisse une fille, actuellement architecte et un garçon, aujourd'hui étudiant en médecine. Il a traduit en arabe des ouvrages de Feraoun, Dib, Saint Exupéry, Albérès, Camus, August Strömberg... On lui doit également deux études critiques (65) et quelques manuels scolaires. Son œuvre de création littéraire comprend un roman et cinq recueils de nouvelles.

Avant d'aborder le deuxième niveau de l'œuvre de Georges Sâlim que j'appellerais provisoirement "métaphysique", je voudrais montrer qu'un premier niveau le rapproche considérablement de Ḥaṭīb Badla.

(64) "Simfūniya šūfiya 'alā abwāb bayt dimachqī", *Azmina*, 65-71, ou encore 73-77.

(65) *Dirāsāt fī l-adab*, Alep, Dār al-Charq, 1970, 254 p. et *al-Mughāmarā al-riwā'iyya*, Damas, Union des Écrivains Arabes, 1973, 192 p.

Par exemple, le titre d'un de ses recueils de nouvelles (66) : "Dialogue de sourds" (67), n'est pas sans rappeler "Propos du muet". L'auteur sait être réaliste dans la description du comportement populaire au moment d'une éclipse de lune (68) ou d'une alerte aérienne (69). Mais c'est surtout la condition des pauvres qui forme le point de départ de ses nouvelles. Il s'attache à décrire les ruses de ces derniers pour faire rentrer un des leurs gratuitement à l'hôpital quand, faute de moyens, on ne peut plus le soigner à la maison (70) ou bien leur façon d'enterrer un défunt avec un cercueil prêté par le Ministère des Habous, et que l'on restituera ensuite (71), ou encore leurs amours malheureuses (72). Nous les voyons aussi, après un accident de travail, privés d'une indemnisation correcte (73) ou expulsés de chez eux pour non-paiement du loyer (74), ou bien, si la récolte brûle, dans l'impossibilité d'espérer aucune compensation (75). Quand le père est malade, le gosse est obligé de chercher du travail (76), et l'enfant aveugle est à la merci des profiteurs (77).

La constatation de cette souffrance provoque des réactions en cascade. C'est d'abord un sentiment de solitude (78), qui impose à l'être

(66) Voir sa brève réponse à un questionnaire dans *al-Ma'rifa*, 146 [avril 1974] 185-186, Principales études : IKILĀSHI Walid, *al-Ma'rifa*, 19 [septembre 1963] 164-167; SUBHĪ Muḥyī al-Dīn, *al-Ma'rifa*, 135 [mai 1973] 168-169; JANJĪ Maurice, *al-Ma'rifa*, 146 [avril 1974] 156-164; YASĪN 'Alī/SULAYMĀN Nabil : *al-Adab wa l-idīyulujia fī Sūriya*, Beyrouth, Dār Ibn Khaldūn, 1<sup>e</sup> éd., 1974; 2<sup>e</sup> éd., Lattaquié, Dār al-Ḥiwār, 1985, 98-117; al-KHAṬĪB Ḥusām : *Subul al-mu'atharāt al-ajnabiyya wa achkālū-hā fī l-qīssa al-sūriyya*, Damas, s. éd., 2<sup>e</sup> éd., 1981, 127-136; MAQDISI Antūn : "Jil al-amām", *al-Mawqif al-Adabi*, 59-60 [février-mars 1976] 9-16; 'ISMAT Riyād, *al-Mawqif al-Adabi*, 64 [août 1976] 38-53; al-CHAM'Ā Khaldūn, *al-Ma'rifa*, 176 [octobre 1976] 65-74; KHAṬĪB Muḥammad Kāmil : *al-Sahm wa l-dāira*, Beyrouth, Dār al-Farābi, 1979, 101-108.

(67) SÂLIM Jūrj : *Ḥiwār al-šumm*, Damas, Ministère de la Culture, 1973, 122 p.

(68) 'Azf munfarid 'alā al-kamān, Damas, Ministère de la Culture, 1976, p. 117.

(69) "In lam tamut ḥabbat al-ḥanṭa", *id.*, 125.

(70) *Fuqarā' al-nās*, Damas, al-Fann al-Ḥadīth al-'Ālamī, s. d., p. 9.

(71) *Id.*, 17-22.

(72) "al-Ḥubb al-bāis", *id.*, 25-33.

(73) "Thamar ḥayāti-hā", *id.*, 55-64.

(74) "Fī ṣabāḥ mātir", *id.*, 75-82.

(75) "Ḥariq fī qarya", *id.*, 67-72.

(76) "Fī mamarr mu'attam ṭawīl", *id.*, 97-102.

(77) "Mašra' al-fatā al-a'mā", *id.*, 105-115.

(78) *Ḥiwār*, 63, 85, 99, 137; *Fuqarā'*, 25, 52; *Fī l-manfā*, Beyrouth, 'Uwaydāt, 1962, pp. 16, 31, 44; "Fī l-ṭariq ilā al-ṣaḥrā", dans *al-Raḥīl*, Damas, Union des Écrivains Arabes, 1970, pp. 35-43.



humain le silence (79). Dans sa méditation il prend alors conscience de l'inanité de ses efforts solitaires : c'est l'illustration du mythe de Sisyphe. Ainsi, après une longue ascension, au moment de toucher le but, l'échelle est retirée du passage décisif (80). Ailleurs, le personnage doit creuser une tranchée dans une terre rocailleuse : il n'en voit pas la fin. Puis il doit en creuser une autre, plus large et plus profonde. Il ne peut que toujours commencer (81).

Vient alors un sentiment de culpabilité qui occupe une très grande place dans l'œuvre de Georges Sâlim (82). On le trouve exprimé dans les nouvelles. L'une d'entre elles est d'ailleurs intitulée "La faute" (83). Il s'agit d'un employé qui se sent habité depuis longtemps par ce sentiment, et cela lui devient insupportable. Pour être jugé, il va voir successivement son directeur, un médecin, un juge, et enfin le ministre. Ce dernier constitue un tribunal spécial. Mais, ce dont s'accuse le personnage c'est d'être le descendant des derniers califes de chaque dynastie. Nous avons donc affaire à une faute collective. Et comme il est dit dans un autre texte, on se retrouve dans cette situation sans savoir comment on y est arrivé (84). Le fait est inobservable par les autres, ce qui rend la vie mensongère, de la même manière qu'une pièce de théâtre (85). Peut-on préciser cette faute? Mais, est-ce vraiment une faute de se laisser aller au désespoir, de ne pas réaliser ce que l'on voudrait ? (86).

Mais c'est surtout l'unique roman de Georges Sâlim : *Fî l-manfâ* (126 p.) qui illustre le mieux ce sentiment de culpabilité.

Un nouvel instituteur arrive dans un petit village coupé du monde. Quelques notables assistent chaque soir à un spectacle que donne une danseuse qui, en outre, reçoit chaque semaine, chez elle, le gouverneur tout-puissant du village. Le jeune homme, sans aucune relation sur place, enfreint la règle tacite et vient assister au spectacle. Il est remarqué par la jeune danseuse qui se prend d'amitié pour lui. D'où la

fureur des spectateurs habituels qui sentent leur privilège leur échapper. Sur ces entrefaites, un des jeunes élèves du nouveau maître se noie dans le fleuve. L'instituteur est arrêté de bon matin par deux soldats. Que lui reproche-t-on ? Son travail exemplaire à l'école ? Son amour pour la chanteuse ? Ses veillées au cabaret ? Toujours est-il que le troisième jour, le juge vient l'avertir qu'il est condamné à mort. Malgré plusieurs interventions, personne ne peut rien contre ce verdict. Le condamné est lapidé... Le soleil continue à se lever et à se coucher...

Dans un entretien entre le juge et la danseuse, celui-là affirme : "Personne n'est innocent". Les critiques ont relevé dans ce livre, et à juste titre, l'influence de Kafka dans *Le Procès* et dans *Le château*, ainsi que celle de l'existentialisme moderne (87). Pour ce qui me concerne, je dirais que ce sentiment de culpabilité générale n'est pas la conclusion de l'auteur, mais il me paraît devoir être situé comme une étape dans une démarche plus générale de Georges Sâlim.

Le monde, en effet, n'est pas tel que nous le voyons. Il comporte un aspect irréel qui échappe à la plupart des observateurs ordinaires.

Si c'est patent dans le roman que l'on vient de résumer, on peut l'observer aussi dans nombre de nouvelles : le personnage se trouve dans un train sans savoir comment il y est venu (88); il entend le son d'une cloche qu'il ne voit pas (89), ou encore une voix qui vient on ne sait d'où (90); ainsi ce restaurant bouge sans que le personnage n'ait bu et sans qu'il y ait un tremblement de terre (91); la salle d'opération hésite entre nuit et lumière (92); le bureau se transforme en bateau (93) et la salle de conférence devient un boîte de nuit (94); enfin l'ouvrier veut entrer de force au bal masqué (95). Cette dualité des apparences invite l'homme à partir en voyage, mais à l'intérieur de lui-même. C'est en effet dans son cœur, dans la profondeur de son être (96), qu'il pourra

(87) Au sujet de l'influence de la littérature occidentale sur le roman syrien, voir al-RYĀHĪ Muḥammad : "al-Riwāya al-sūriyya fī iṭār 'alāqat al-tabā'iyya", *al-Ma'rifa*, 285 [novembre 1985] 53-69.

(88) "al-Qiṭār", *Raḥīl*, 9.

(89) "al-Ranin al-khafī", *id.*, 59.

(90) "al-Nisyân", *id.*, 103.

(91) *Hiwār*, 3-9.

(92) *Id.*, 12-17.

(93) "al-Ṣawāb wa l-khaṭa", *id.*, 49-61.

(94) "Tachawwuch fī l-ru'ya", *Azf*, 33-41.

(95) "al-Ḥafla al-tanakkuriyya", *id.*, 55-61.

(96) "al-Baḥṭh al-mudnī", *Raḥīl*, 78; "Fī al-a'māq ḥadiqa", *Hiwār*, 101-109, "al-Yanbū", *Azf*, 5-11, puis 13-23 et 87-97.

(79) *Manfā*, 16; *Hiwār*, "al-Ṣamt", 19, puis 63, 87.

(80) "al-Ṣu'ūd", *Hiwār*, 39-47.

(81) "Amāma al-judār", *id.*, 63-75.

(82) Sur les incidences de ce thème dans la littérature française, voir BOUCHÉZ Madeleine : *La faute*, Paris, Bordas, 1971, 190 p.

(83) *Hiwār*, 27-37.

(84) "al-Lazā", *Azf*, 13.

(85) *Hiwār*, 74 et "al-Funduq al-kabīr", 111-119.

(86) "al-Lawḥa", *id.*, 93-99.

trouver la lumière (97). La solitude évoquée précédemment permet de se connaître dans ses profondeurs (98), mais l'ennemi apparaît aussi de l'intérieur (99) et la musique qui annonce la mort vient, quant à elle, de nos profondeurs (100).

Laisser cette vision se développer en soi, c'est en venir à méditer sur la mort, le thème récurrent le plus important de l'œuvre de Georges Sâlim.

Véritablement, le lecteur ne peut être que stupéfait du nombre de morts décrites dans ces textes. Déjà le premier livre commençait par une phrase de Pascal mise en exergue : "Nous sommes tous condamnés à mort". Ensuite le récit prend un tournant décisif en raison de la mort d'un jeune garçon dont on rend responsable le nouvel instituteur du village. Et le roman se termine par la lapidation de ce dernier dont on ne connaît même pas le nom. S'il est condamné à mort, c'est qu'il est innocent (101), tout comme cet autre personnage exilé au désert alors qu'il n'a commis aucune faute (102). Le train ne s'arrête que pour se débarrasser d'un mort (103). Dans le journal, le personnage ne lit que les avis de décès (104). L'homme s'étend sur le sol et la terre le recouvre complètement (105). Cet autre meurt sans avoir combattu, donc en vain (106). D'autres situations sont également évoquées : la mort du père avec tout le remuement qui s'ensuit : le recours au fabricant de cercueils et au prêtre, la démarche auprès de l'imprimeur pour les annonces mortuaires, la nécessité de se façonner un masque de fausse tristesse (107). Le personnage qui meurt retrouve les siens dans la tombe, mais un transfert des corps dans un vieux cimetière hors de la ville l'empêche de trouver le repos éternel promis (108). A la mort de la mère d'un collègue, certains font remarquer qu'après soixante-dix ans de vie, une heure à peine a suffi pour l'enterrement et qu'il a fallu, pour

(97) *Hîwâr*, 12-17, 39-47; *Azf*, 13-23, 109-115.

(98) "al-Ḥiṣn" dans *Ḥikâyat al-ẓama 'al-qadîm*, Damas, Union des Écrivains Arabes, 1976, p. 28.

(99) *Ḥikâyat*, 76.

(100) "Sûnâtâ layliyya", *Ḥikâyat*, 107.

(101) *Manfâ*, 101.

(102) "Ṣahrâ'î", *Ḥikâyat*, 15 sq.

(103) *Rahîl*, 14.

(104) *Id.*, 20.

(105) "Manzil fî zâhir al-balda", *Rahîl*, 33.

(106) "Ayna al-mafarr ?", *Rahîl*, 93.

(107) *Hîwâr* 19-25.

(108) "Lu'bat al-ghuraf", *Azf*, 43-53.

cette seule heure, acheter une couronne de fleurs (109). Comme son immeuble est construit sur un cimetière, celui-là, pendant les bombardements, s'étend à côté des morts (110). Ailleurs, c'est la mort et l'enterrement de la mère (111), d'un pauvre (112), du fils du gardien (113), de la ballerine (114), de l'ouvrier (115), du neveu (116), de la mère cancéreuse (117), du mendiant aveugle (118), d'un tout petit enfant (119) ou d'une jeune fille morte dans l'escalier (120).

Ces descriptions sont encore renforcées par des symboles comme ceux du sommeil (121) ou du voyage (122) ou par les images et les réflexions qui les émaillent : l'écume de la mer qui recouvre le bateau comme un linceul (123)... L'homme ne vit pas éternellement; un seul être ne meurt pas (124)... L'anéantissement n'est-il pas la source de la vie ? (125)... L'unique souhait valable est d'espérer se retrouver dans l'au-delà (126).

Mais ces morts si nombreuses, même si elles reçoivent parfois une autre interprétation, ne prennent leur véritable sens que remises dans le contexte évangélique de la mort de Jésus.

On le pressent grâce aux citations que l'auteur fait de l'Écriture : "Le Seigneur a pris un fouet et a chassé l'impureté du Temple" (127)... "Si le grain de blé ne meurt pas, il reste seul; s'il meurt, il porte beaucoup de fruits" (128)... "Si tu bois de mon eau, tu auras la vie sans

(109) *Azf*, 63-71.

(110) *Id.*, 125-135.

(111) "al-Nazra al-akhîra", *Fuqarâ'*, 9-14.

(112) *Id.*, 17-22.

(113) "Alâ bâb al-madrâsa", *id.*, 37-45.

(114) "Mawt al-baja'a", *id.*, 45-52.

(115) *Id.*, 55-64.

(116) "Fi ṣabâh mâtir", *id.*, 75-82.

(117) "Qubûr fawqa al-ard", *id.*, 85-93.

(118) *Id.*, 105-115.

(119) "Alâ tukhûm al-madîna", *id.*, 119-127.

(120) "Ḥâditha tâfiha", *id.*, 131-140.

(121) "al-Dimâ", *Ḥikâyat*, 58.

(122) "Ba'da al-ṣafir", *Ḥikâyat*, 105.

(123) *Hîwâr*, 9.

(124) *Fuqarâ'*, 9.

(125) *Azf*, 99-107.

(126) *Id.*, 117-123.

(127) "al-Masâmîr", *Rahîl*, 101, cf. Jean 2, 15.

(128) *Hîwâr*, 93; *Azf*, 124, cf. Jean 12, 24.

fin" (129)... "Je suis le chemin" (130)... "Je suis venu apporter non la paix, mais la division" (131). La citation peut aussi être empruntée à saint Paul : "O mort, où est ton aiguillon ?" (132) ou au récit de sa conversion sur le chemin de Damas (133).

De façon plus explicite, nous pouvons dire que toute mort, et d'abord celle de l'instituteur, fait plus qu'évoquer celle du Juste souffrant, dont parle le Livre de la Sagesse (2, 12-20), elle rappelle directement la Passion du Christ.

Deux citations explicites en font foi : "Tout est consommé" et "les soldats se partagèrent ses vêtements" (134). Cette interprétation est d'ailleurs confirmée par de nombreuses allusions dispersées à travers les nouvelles : la sueur du personnage était de sang (135)... le professeur modèle rêve qu'il est crucifié (136)... le vieux retraité qui voit tout son univers familial s'écrouler est dit en train de monter au calvaire (137)... celui qui disparaît en mer voit arriver "son heure" (138)... le linge garde l'empreinte du visage, comme la tradition le veut de Véronique (139)... Le premier parcours sur une nouvelle route, en compagnie de la bien-aimée, est une autre Passion: la vision apparaît au loin, le personnage porte son arbre, il tombe, il se relève, on lui donne le fouet, on lui met la couronne d'épines : il fait cela pour changer le monde. Le Prince des Ténèbres cherche à l'écraser. On lui remet l'arbre sur l'autre épaule, on lui crache au visage, tout son être souffre : le Prince des Ténèbres crucifie l'innocence sur le bois de l'olivier. On le présente en disant : "Voici l'homme" (140). Dans une autre nouvelle, le personnage dit : "J'ai soif", et le texte commente ainsi : il est au sommet de la colline, attaché au bois, le sang coule des impacts des épines sur sa tête, ses mains s'accrochent aux clous à cause de la souffrance, un soldat se précipite et trempe un linge pour l'approcher de sa bouche, on lui perce le côté (141).

(129) 'Azf, 5. cf. Jean 4, 14.

(130) *Id.*, 77 cf. Jean 14, 16.

(131) *Id.*, 84 cf. Luc. 12, 51.

(132) *Id.*, 53 cf. I Cor. 15, 55.

(133) *Id.*, 86. cf. Actes 26, 12.

(134) *Manfā*, 120 sq. cf. Jean 19, 30; 19, 24.

(135) *Rahîl*, 41, cf. Luc 22, 44.

(136) *Hîwâr*, 49-61.

(137) "al-Su'ûd ilâ al-Juljula", *id.*, 85-92. cf. Jean 19, 17.

(138) *Id.*, 109, cf. Matthieu 26, 45 // Marc 14, 41.

(139) 'Azf, 25.

(140) "Tachkilât 'alâ al-ṭariq al-jadid", *id.*, 73-86. cf. Jean 19, 5.

(141) *Hîkâyat*, 76-78, cf. Jean 19, 5.

Voilà pourquoi il est indispensable d'envisager, dans la démarche littéraire de Georges Sâlim, une autre étape, dépassant la mort. Ce sont les textes eux-mêmes qui le suggèreraient si nous ne l'avions pas déjà conclu à partir de la place de la mort de Jésus dans son œuvre.

L'aboutissement de sa pensée, en effet, est le salut par l'amour, à travers la souffrance. Et il est noter que, à l'instar des romancières chrétiennes Colette Khoury et Emilie Nasrallah, il utilise *maḥabba* de préférence à *ḥubb* pour exprimer l'amour spiritualisé d'inspiration évangélique (142). Le rôle de la souffrance est rappelé à plusieurs reprises (143); "La fille que j'aime" occupe une place centrale dans l'accompagnement des personnages et elle dépasse l'identité de l'amante (144), pour recouvrir celle de l'épouse (146), puis celle de la Vierge Marie (146). L'amour fait s'épanouir l'autre (147), reculer les limites de la morale (148), s'écrouler les barrières (149). Il procure la joie (150) par le pardon (151). C'est un hymne à l'échange gratuit (152). Il est la vie sans fin (153). C'est la source du salut (154). Ce salut par l'amour se termine, enfin, par la rencontre avec Dieu. Maître du château, il veut nous rencontrer; il voit l'être humain à tout instant et on ne peut le voir que si l'on est purifié, parfois en se plongeant dans l'eau (155). Cette démarche prend toute la vie (156).

\* \*

\*

L'étude de l'œuvre de ces quatre écrivains syriens contemporains révèle d'abord des aspects intéressants de la vie en Syrie aujourd'hui.

L'artifice de la littérature permet à Ḥaṭîb Badla de l'exprimer sur le mode ironique. Mais cette réalité doit être changée et c'est l'appel

(142) Voir sur ce point l'article publié dans ISLAMOCRISTIANA, 16 [1990] pp. 153-170.

(143) *Manfā*, 122; 'Azf, 13, 109, 137.

(144) *Rahîl*, 20 et "Aḥzân ba'da al-zâhira", *id.*, 111-122.

(145) *Hîkâyat*, 89; 'Azf, 43, 52, 63, 73, 99.

(146) *Hîkâyat*, 108 et 114.

(147) *Manfā*, 102-109.

(148) *Fuqarâ'*, 143.

(149) 'Azf, 13-23.

(150) *Id.*, 115.

(151) *Fuqarâ'*, 67.

(152) 'Azf, 117.

(153) *Id.*, 25, 63.

(154) *Rahîl*, 81; *Hîwâr*, 77 et 101; *Hîkâyat*, 44; 'Azf, 99.

(155) *Rahîl*, 107.

(156) *Hîkâyat*, 31-35.

pressant de Muşlih Sâlim à l'engagement politique. Cependant la pression de la situation présente et le militantisme opportuniste apparaissent à Muḥammad Kâmil al-Ḥatîb comme le résultat d'un passé pourri qui pèse tant sur les épaules de l'homme d'aujourd'hui qu'il ne lui reste plus qu'à fuir. Alors Georges Sâlim propose d'assumer ce donné tragique, cette culpabilité collective, dans l'amour sublimé par le sacrifice. Mais l'ensemble de ces textes constitue une littérature de cauchemar, de déception. Comment en serait-il autrement dans un climat où n'existe pas de véritable liberté d'expression et où l'absence d'intermédiaires représentatifs met le rapport entre le peuple et le pouvoir dans une impasse ?

On aura vu également que la plupart des textes écrits par ces auteurs sont de très courtes nouvelles. Ceci est évidemment un inconvénient. Les Syriens disent aujourd'hui que ce genre littéraire permet de coller immédiatement à la réalité vécue. C'est possible. Mais il n'en reste pas moins vrai que le grand genre littéraire est le roman. Lui seul permet de prendre une dimension universelle. L'exemple des Egyptiens le montre bien (157). Quand donc ce genre s'épanouira-t-il en Syrie ?

---

(157) Voir l'article dans *IBLA*, 158 [1986] 215-261.